ÉPILOGUE

Fiction & Cie



Gérard Genette

ÉPILOGUE

Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-114290-7

© Éditions du Seuil, février 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

– Corneille, faites cesser cette comédie !
– Laquelle, monsieur le marquis ?

Jean Renoir, *La Règle du jeu*

De fait, on ne sait jamais trop à quoi l'on met fin, si tant est qu'on sache l'y mettre. Je m'étais bien promis de ne donner ni suite, ni continuation, ni supplément à une déjà trop longue triade bardadraque, encore moins une nouvelle performance alphabêtisière, si l'on me passe ces deux adjectifs soigneusement hasardés. Mais on sait ce que valent les promesses, et un nouveau tour de démon auto-critique (parfois autocritique, mais sur le mode « J'aggrave mon cas ») m'incite à quelques réflexions d'après coup par voie d'épilogue sur ces objets littéraires mal identifiés, comme si la considération de *x* devait toujours donner le jour à un *x + 1*, et ainsi de suite en échos successifs, qui confèrent à l'ensemble l'allure que j'ai naguère, sans trop y penser, qualifiée de « tuilée », chaque volume prenant plus ou moins fort appui sur le précédent. Pour autant, le principe de cette sorte particulière d'« allongeail », déjà actif de *Bardadrac* à *Codicille*, de *Codicille* à *Apostille* et d'*Apostille* à celui-ci, n'est pas de même nature que celui, d'approfondissement, de développement et d'élargissement théorique, qui s'était exercé précédemment, de *Figures* à *Métalepse*. Il sera plutôt ici de l'ordre d'un ricochet par commen-

taires réflexifs, ou de ce qu'on appelait jadis le « métatexte », stimulé entre autres par quelques obligeantes sollicitations extérieures. Mais je n'envisage pas trop de ricocher encore une fois sur un prochain médiatexte oral ou écrit pour amerrir sur un nouvel épitexte de la même eau ; celui-ci devrait donc bien être, sauf rechute imprévisible et impardonnable, le dernier, sinon l'après-dernier, de la série.

*

Pourtant, ce mot d'« épilogue », avec l'objet textuel qu'il désigne ordinairement, me pose une question qui m'aurait sans doute jadis conduit à une recherche « théorique » à laquelle il ne me reste plus trop aujourd'hui ni le temps ni le goût de m'attarder, même s'il me semble que cette notion transgénérique (en mode narratif, dramatique ou discursif) et peut-être devenue fantomatique n'a pas attiré, à son heure, toute l'attention qu'elle méritait de la part des poéticiens. J'aurais pu ou dû m'en soucier moi-même au titre du paratexte, mais j'aurais sans doute vite écarté ce souci en décrétant que l'épilogue, quoique presque hors texte, fait plutôt, à tout prendre, partie intégrante du texte. Raison de plus, sans doute, pour s'en occuper, mais autrement. Deux mots là-dessus, cavalièrement et par acquit de conscience.

Dans le champ de la littérature romanesque, il se distingue nettement de l'éventuel « dénouement » par l'interposition d'un laps de temps diégétique plus ou moins défini, comme celui d'*Aurélien* (entre début 1924 et juin 1940) ou celui de *Guerre et Paix*, dont Tolstoï

fixe scrupuleusement le début en ces termes : « Sept ans s'étaient passés depuis 1812 », c'est-à-dire depuis la scène finale entre Marie et Natacha. Mais, comme on sait, la teneur de cet épilogue-là n'est pas uniquement narrative : il comporte lui-même deux « Parties », l'une effectivement diégétique, qui conduit l'action à son terme ultime, l'autre plutôt idéologique, nourrie des considérations bien connues sur l'Histoire et le rôle qu'y jouent les hommes qui la « font », ou, plus justement, qui ne la font pas autant qu'ils se l'imaginent. Tolstoï y honore donc successivement les deux fonctions canoniques de l'épilogue romanesque, la narrative et la « philosophique » – voire religieuse, comme dans celui, retranché après coup, d'*Eugénie Grandet*.

De *La Chartreuse de Parme*, qui ne se soucie d'aucune tradition rhétorique, et dont la fin tragique fut prestement expédiée faute de temps ou de désir, je tiens volontiers pour un épilogue (certes sans le titre) cette dernière phrase que nous nous récitions jadis dans les couloirs nocturnes de Launay : « Les prisons de Parme étaient vides, le comte immensément riche, Ernest V adoré de ses sujets qui comparaient son gouvernement à celui des grands-ducs de Toscane. »

*

Dans le cas présent, qui n'intéresse probablement que moi, la continuité narrative ne peut être que restreinte, ou évasive, ou fallacieuse, et la distance temporelle entre la dernière page d'*Apostille* et la première de ce qui suit, que de l'ordre, extradiégétique et bien différent, d'un délai

d'écriture et de publication qui procure à l'auteur une occasion de recul : « Voici ce que j'en pense après coup, deux ou trois ans plus tard. » Ce temps de réflexion ne fut pas utilisé par Balzac, ni par Tolstoï, ni par Aragon, qui avaient d'emblée, dès la première publication, placé en fin de volume, ou de livraison en revue, un épilogue diégétiquement de plain-pied avec ce qui le précède, et dont ne le sépare en somme qu'une simple (et plus ou moins longue) ellipse narrative : le délai imparti à l'*afterthought* n'adviendra pour eux, ou d'autres, qu'à l'occasion de préfaces tardives, comme chez Chateaubriand pour ses *Œuvres complètes* de 1826, ou chez le même Aragon, qui, pour la réédition en 1966 d'*Aurélien* (vingt-deux ans plus tard), intitulait la sienne, comme de juste, d'un vers de *Bérénice*, « *Voici le temps enfin qu'il faut que je m'explique* ». J'aime assez ces labyrinthes éditoriaux, mais je vois qu'on ne s'y explique pas toujours autant qu'on le prétend. Chez Balzac, le laps d'une dizaine d'années (1834-1843) entre l'originale et la reprise dans l'édition Furne n'aboutit finalement (sans autre explication, à ma connaissance) qu'à l'excision pure et simple de cet épilogue, décidément fantôme, que ne donnent plus aujourd'hui, comme en annexe, que les éditions savantes. Pour la *Chartreuse*, on peut toujours rêver de ce dont une révision plus ou moins inspirée par les conseils de Balzac aurait doté les dernières pages, puis chasser ce rêve comme une mouche trop insistante. J'espère qu'on me passera ces références à tous égards écrasantes ; je ne les invoque qu'à titre de transition liminaire, et surtout pour introduire cette notion de temps écoulé, puisqu'il s'écoule décidément dans l'écriture et dans la vie, notion

qui n'a hélas rien d'illusoire, et qui va m'occuper un peu plus loin – mais incidemment, car, on a beau se relire, on ne se refait pas, et l'incidence est la loi de toutes choses écrites ou vécues.

*

À l'époque classique (voyez Corneille en 1660), on qualifiait d'ailleurs plus sobrement d'*examens* ces reconsidérations plus ou moins tardives. En 1810, Chateaubriand désigne encore ainsi, pour la troisième édition des *Martyrs* (1809), un véritable catalogue de réponses aux « objections religieuses et littéraires » suscitées par cette œuvre, et Barrès intitulera du même mot, en 1892, une préface aussi précocement rétrospective et aussi batailleuse à son triptyque du *Culte du Moi*, achevé l'année précédente. Mais ce terme serait aujourd'hui trop sage, et surtout trop restrictif, pour qualifier les quelques pages un peu plus évasives qui vont suivre, d'un parcours nettement plus vagabond. Le titre d'« épilogue » que je préfère donc leur donner voudrait en indiquer le statut à la fois marginal et terminal, hors série, je n'ose dire hors d'œuvre – *hors texte*, oui, mais pas trop –, et une fonction que la même tradition classique identifiait sans hésiter comme définitive et forclusive : après cette surnuméraire voiture-balai (je recule devant « ramasse-miettes », en dépit ou à cause de ses lettres de noblesse informatique), plus rien (de tel) à attendre.

*

L'« épilogue » (nommément) de *La Tempête* est, je crois, un cas assez rare en mode dramatique, mais c'est en fait le dernier monologue de Prospero (« Maintenant, tous mes charmes sont détruits. Je suis réduit à ma propre force, je n'ai plus que la mienne, et elle est bien peu de chose… »), dont l'allure désabusée, et comme fatiguée, me parle un peu, mais que je ne souhaite pas paraphraser ici : éventée ou non, je me sens trop loin de cette magie.

*

La sagesse populaire, qui craint à juste titre les suppléments inutiles, dit en pareil cas : « N'épiloguons pas », que notre grand-père, pour rompre les chiens, prononçait bizarrement « N'anticipons pas » ; bizarrement mais non sans raison, puisqu'on épilogue rarement de ceci sans anticiper cela. Je vais donc épiloguer un peu, « revisiter » souvent et parfois aussi anticiper – on verra bien quoi – mais pas de beaucoup, dans un autre désordre à bâtons autrement rompus, et sans éviter quelques détours à fins d'aggravations provocantes, de repentirs ambigus ou d'extrapolations hasardeuses, incertain d'ailleurs, puisque tuiles (ou ardoises) il y a, quant à la surface de toiture à laquelle j'accroche cette gouttière – pardon pour la récurrente métaphore campagnarde – où devrait ruisseler l'eau d'une dernière averse, quand l'orage, comme toujours, est sur Moutiers.

Je ne sais trop en effet, et pour en parler un peu plus littéralement, à quoi cet appendice largement composite – tantôt en commentaires plus ou moins éclairants, tantôt en additions imputables à l'incoercible esprit de l'escalier – fera définitivement *post scriptum* : à la seule suite barda-

draque, ou, plus largement, à l'ensemble de mes écrits antérieurs ? Je laisse volontiers au hasard du masque ou de la plume le soin de répondre à cette question, car, si l'on veut bien faire une fin de temps en temps, à la fin des fins (à la fin de *tout*), on n'aime pas trop penser. On ne se prive certes pas d'en parler souvent, mais c'est évidemment pour la conjurer, et si possible la retarder. De fait, on la souhaite arrivant par surprise, sans crier gare, sans préavis ni tournée d'adieux.

*

Comme j'avais cité quelque part la plaisante suggestion de Jean Prévost selon laquelle *Le Rouge et le Noir* aurait exercé une « influence » en retour sur son auteur, on m'a demandé un jour si s'exerçait sur moi-même (*si parva licet*) un effet de ce genre. Je ne veux pas commenter ici une idée critique dont le propos me reste un peu énigmatique, mais le fait est qu'en soi cette notion d'« auto-influence » ne me semble pas bien rendre compte de mes continuités ou discontinuités passées ou présentes, jadis après perception d'une nécessité intellectuelle, hier et aujourd'hui après constat d'un « reste à dire » par repentirs (Gide disait « retouches »), digressions, voire dérives délibérées, et autres considérations intempestives. Cette nouvelle manière de jouer les prolongations – au-delà d'un goût sans doute narcissique, et que je n'éprouve pas, pour ce qu'on appelle ailleurs des « rappels » –, j'en attribue donc la responsabilité à une apparente curiosité suscitée chez quelques-uns par mes précédentes performances : on m'interroge sur la genèse, sur le sens,

sur la conduite ou sur la « réception » d'un livre, et ma réponse à ces questions me mène peu à peu à en envisager un autre, passant insensiblement, dirait-on dans une autre langue, d'un *making of* rétrospectif à un *taking off* prospectif, et largement aléatoire. Cette transition peut se condenser en un laborieux mot-chimère : *making off*. Mais s'il faut l'assortir d'une nouvelle promesse, ce processus à réverbérations finira bien par s'épuiser de lui-même : tout a une fin, même les suites.

*

Autre référence trop intimidante pour être prétentieuse, il m'arrive de diviser *in petto* mon parcours intellectuel en ce qu'on appelle, chez bien des artistes mais particulièrement chez Picasso (ou Stravinsky), des « périodes » successives – mais en désordre. Après une sorte d'ouverture de style baroque, j'aurais connu d'abord, de *Figures* à *Métalepse*, une longue période plutôt cubiste (notre devise de méthode « structuraliste » – *S'attacher moins aux choses qu'aux relations entre les choses* – nous venait somme toute de Georges Braque), puis, avec *Bardadrac* et *Codicille*, retour tardif aux « choses » et aux « êtres » : période bleue. *Apostille* aurait ensuite ouvert, me dit-on, une période un peu plus rose, avec déjà quelques taches noires, qui risqueraient aujourd'hui de se multiplier ou de s'élargir jusqu'à assombrir tout le tableau, si je n'y veillais ; mais j'y veille autant que je puis.

*

J'ai dû mentionner ailleurs cette bien connue performance auto-critique de Roland Barthes à la publication du *RB par RB*, d'un compte rendu intitulé par Maurice Nadeau, pour *La Quinzaine littéraire*, « Barthes puissance trois ». Puisque *Codicille* était un *Bardadrac* au carré et *Apostille* au cube, je n'ose calculer à quelle « puissance » ni dans quelle dimension se hissera le présent exercice. Mais puisque j'en suis aux reconnaissances de filiation, je vois bien aussi que certains de ces fragments (et quelques « entrées » diversement antérieures) pourraient s'intituler « … d'un discours amoureux », sans vouloir appliquer cette formule compromettante à une occurrence plus qu'à d'autres, même si la dernière en date pouvait revendiquer le privilège d'une primultimité – mais à l'envers : celle d'une ultime qui fût la première à l'être : « au-delà de cette limite, aucun ticket (hélas) ne vous sera demandé ».

*

Après je ne sais quelle déclaration cavalière de ma part, un ami bienveillant et narquois me dit : « Vous êtes décidément l'homme de l'espace. » J'entends bien, par le contexte, que cela signifie : « Vous n'êtes décidément pas l'homme du temps », et je fais imprudemment chorus en répondant : « C'est vrai, le temps est ma bête noire. » Il s'amuse de cette nouvelle hasardeuse profession de foi mais, bizarrement, c'est à moi qu'elle donnera matière à réfléchir sur une relation qui ne peut évidemment être aussi simple. Amené quelques semaines plus tard à revoir, pour corrections, confirmations ou suppressions, le texte de mon alors dernier livre en date, je

m'avise qu'il porte largement, comme d'ailleurs les deux précédents, sur un rapport que je découvre décidément plus complexe, et plus réciproque, manifesté qu'il est par des thèmes récurrents comme la mémoire et l'oubli, la patience et l'impatience, et la fascination pour les effets de ce que j'appelais jadis des *anachronies*, et même parfois des *achronies*, intitulant le chapitre que j'y consacrais « Le jeu avec le temps » – un jeu qui ne pouvait être le fait du seul auteur de la *Recherche du temps perdu*. Si je veux rétablir la vérité que m'occultait ma propre boutade, ce serait plutôt que l'espace ne me pose aucune difficulté « théorique » (des obstacles pratiques, certes, et même de plus en plus), mais que le temps, lui, m'en pose beaucoup, et que ce sont elles qui m'y attachent ici comme ailleurs, pour la peine et pour le plaisir, puisque l'espace de l'écriture n'est pas vraiment, comme disait encore Aragon (citation libre), l'« envers du temps ».

Une phrase jadis célèbre de Lagneau disait : « L'étendue est la marque de ma puissance, le temps est la marque de mon impuissance. » Ce pont aux ânes philosophique est peut-être un peu forcé, et ma malheureuse réponse ne l'est pas moins : le temps n'est pas exactement, ou pas seulement, ma bête noire, mais plutôt un compagnon que je subis sans pouvoir m'en débarrasser, sans espoir de le dominer, et avec quoi, pour compensation, il m'arrive de jouer, quand ce n'est pas, plus souvent, lui qui se joue de moi. Ce jeu repose sur la distance entre les moments, l'irréductible hétérogénéité de ce que Proust appelle des « heures », et sur les glissements, les surprises et les télescopages qui constituent ce que j'aimerais appeler, si cette locution peut abriter un sens, la *convergence des temps*.

*

De cette convergence forcément oblique, qu'elle favorise notoirement chez Proust (du Combray de jadis au Paris d'aujourd'hui, de Venise à la cour de Guermantes, etc.), la bien connue « mémoire involontaire », qui procède par analogies, n'est pas chez tous le seul agent. En tout cas, elle n'en est pas chez moi le principal, qui procède plus souvent par rencontres effectives, extérieures et inopinées, que j'appelle figurément « diagonales » parce qu'elles jouent à la fois sur l'abscisse du temps et sur l'ordonnée de l'espace. Autant que des anachronies, ce sont elles aussi des *anatopies*, convergences des temps mais aussi des lieux, qui conflagrent à la fois la distance et la durée : Jacqueline à Launay en 1950 évoquant la rue d'Ulm de ses années trente ; Madeleine miraculeusement téléportée du Grand Martroy de mon enfance au quai Anatole-France de 1980 ; Odile, la même année, perdue à Paris depuis plusieurs années et presque retrouvée, et aussitôt reperdue lors d'une soirée californienne ; ma mère disparue depuis plus d'un demi-siècle et qu'en songe je revois si souvent, comme don José, « dans son village », attendant en vain mon appel téléphonique…

Toutes ces transversales de l'espace-temps vécu ou rêvé, que chacun peut éprouver, ne tiennent parfois en rien au « miracle de l'analogie », mais plus souvent à une sorte de brusque métonymie subie sans métaphore, vrai-faux raccord aussi incongru que la rencontre d'une machine à coudre et d'un parapluie sur une fameuse table de dissection. Dans les deux dimensions du *flash-back*

temporel et de la translocation spatiale, c'est un aller-retour à la vitesse de la lumière, qui ne devra guère à la mémoire que son propre souvenir plus tard fidèlement entretenu et moins fidèlement transcrit. Mais, contrairement à la réminiscence proustienne (qui, par le truchement d'une sensation commune ou similaire, rapproche d'abord et surtout des lieux, sans insister autant qu'on s'y attendrait sur la distance temporelle), les « miennes » affectent d'abord et surtout des moments, de nouveau ce que Proust appelle des « heures », et Pavese (j'y reviens de ce pas) des « saisons » : c'est le voyage dans le temps qui révèle un voyage dans l'espace, et qui provoque ce qu'on m'a appris depuis si longtemps à appeler, au sens fort, un « charme ». J'ai parlé quelque part d'un « charme par surprise », mais la précision serait ici de trop : tout charme de cette sorte arrive par surprise, et quelques autres (tous, peut-être) aussi.

L'agent de telles épiphanies n'est donc pas d'abord mémoriel, mais bien réel : c'est un événement extérieur, provoqué ou non (le sait-on jamais ?), qui sollicite après coup, et comme par contrecoup, la mise en contact du présent et d'un certain passé. La dimension temporelle de ces collisions appelle ordinairement la remarque populaire : « Comme le temps passe ! », et leur éventuelle dimension spatiale cette autre : « Le monde est petit ! », exclamations qui traduisent ensemble un vif sentiment de contraction : on y perçoit la double distance (ce que Proust appelle la « rumeur des distances traversées ») au moment même, et du fait même, de son abolition. On scrute à la fois sur le même visage les marques du temps écoulé et celles de ce « dépaysement » spatio-temporel qui,